11e FESTIVAL DE GLANUM. Saint-Rémy de Provence : les 16, 17 et 18 Juillet. Gwendoline Blondeel, Philippe Jaroussky, Les Accents, Thibault Noally, Romain Leleu Sextet, Marina Viotti, Orchestre Apasionnato, Mathieu Herzog…

Du 16 au 18 juillet 2026, sur le Site antique de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence, trois soirées d'exception seront proposées cette année – entre répertoire sacré, grands airs de la nuit et création mondiale de *West Side Story 2.0.*

La **11e édition du Festival de Glanum** se tiendra du 16 au 18 juillet 2026 dans l'écrin saisissant du site archéologique antique de Glanum, au pied des Alpilles, à Saint-Rémy-de-Provence. Placée sous le signe de ***« La Nuit »*** – entre rêve, mystère, poésie et vertige – cette nouvelle édition tissera un dialogue audacieux entre les esthétiques baroque, romantique, jazz, cinéma et comédie musicale. Trois soirées, trois univers, un même lieu d'exception où les vestiges gallo-romains s'illuminent à la tombée du jour dans une scénographie-lumière unique.

Jeudi 16 juillet — Splendeurs du baroque italien

À 21h30, le festival s’ouvre par une soirée d’une intensité rare avec le **Stabat Mater de Pergolèse**, mis en lumière par la rencontre exceptionnelle entre **Philippe Jaroussky** (contre-ténor) et la soprano **Gwendoline Blondeel**. Ils sont accompagnés par l’ensemble **Les Accents** sous la direction de **Thibault Noally**. Au programme également : Vivaldi et ses pages sacrées étincelantes.

Vendredi 17 juillet — Les grands airs de la nuit

Double plateau virtuose. En première partie, le trompettiste **Romain Leleu** et son sextet explorent un répertoire éclectique allant de Schubert à Dizzy Gillespie. En seconde partie, la mezzo-soprano **Marina Viotti** — en trio avec le guitariste **Gabriel Bianco** et le violoncelliste **Léonard Disselhorst** — donne vie aux grands airs de la Nuit, mêlant Tchaïkovski, Massenet, Piazzolla, Barbara et des traditions maroco-andalouses.

Samedi 18 juillet — West Side Story 2.0

Point d’orgue du festival : la création mondiale d’une version audacieuse et résolument contemporaine de *West Side Story*, imaginée spécialement pour Glanum. Réunissant les meilleurs jazzmen français, l’**Orchestre Appassionato** dirigé par **Mathieu Herzog** et un plateau vocal d’exception — **Kaïna Blada**, **Neïma**

Naouri, **Bastien Jacquemart** et **Loäi Rahman** – cette fresque symphonique réinvente l'univers de Leonard Bernstein dans un souffle nouveau. Une expérience unique, entre jazz, orchestre et comédie musicale.

———-

Réservations et programme détaillé sur le site du festival

CRITIQUE, opéra (en version de concert). MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 3 nov 2025. HAENDEL : Alcina. K. Lewek, C. Vistoli, L. Oliva, K. Bradic… Ensemble Artaserse, Philippe Jaroussky (direction musicale)

Quelle soirée mémorable à l'Opéra Berlioz de Montpellier ! La version de concert d'*Alcina* de Georg Friedrich Haendel, sous la direction fiévreuse de Philippe Jaroussky placé à la tête de son Ensemble *Artaserse*, a offert une expérience lyrique d'une intensité rare. Savoir que Jaroussky, qui chantait le rôle de Ruggiero ici-même voilà une décennie, dirigeait cette fois le chef d'oeuvre de Haendel, ajoutait une touche de magie supplémentaire à ce début de tournée européenne, qui mènera l'équipe artistique à Paris et Barcelone

A tout seigneur tout honneur, c'est avec un aplomb vocal stupéfiant que la soprano américaine **Kathryn Lewek** incarne le rôle-titre. Les seuls moments de fébrilité sont ceux requis par son personnage, ces moments de fêlures où la magicienne voit son monde d'illusions s'effondrer. Et vocalement, Lewek sait ce que signifie battre un trille, ornementant ses arias avec un goût irréprochable. D'une belle puissance et agile à la fois, sa voix s'avère totalement contrôlée, ce qui lui permet d'offrir au public des *piani* sur le fil d'une douloureuse beauté dans les airs « *Ah, mio cor* » et « *Ah, Ruggiero crudel* ». Elle récolte un triomphe personnel amplement mérité au moment des saluts ! L'autre triomphateur de la soirée est sans conteste le contre-ténor italien **Carlo Vistoli** (qui avait déjà brillé en Tolomeo dans *Giulio Cesare* à Montpellier il y a quelques saisons). Avec un instrument d'une rare puissance pour un contre-ténor, il incarne un Ruggiero partagé, mais d'égale vigueur entre son double amour. La qualité des *piani* dans « *Mi lusingha* » déclenche les premiers applaudissements et l'irrésistible aria « *Sta nell'Incarna* », grâce à ses embardées acrobatiques d'une vélocité hardie, les plus immédiates acclamations. Et scéniquement, avec sa haute

stature et sa forte projection, il offre à son personnage toute l'insolence bravache du *primo uomo* infatué.

Tout aussi stupéfiante est la virtuose Morgana de la jeune **Lauranne Oliva**. D'une agilité à couper le souffle (renversant « *Tornami a vagheggiar* »), d'une délicatesse rare (« *Credete al mio dolore* »), d'une mélancolie contagieuse (« *Ama, sospira* »), la soprano franco-catalane se hausse au même niveau d'excellence que sa collègue. Dans le rôle de Bradamante, la superbe mezzo serbe **Katarina Bradic** n'est pas en reste. Avec une voix de velours, elle instaure un climat rassurant face aux effusions enjôleuses des deux sœurs magiciennes, et son « *Mio bel tesoro* » brise le cœur par sa confondante spontanéité. Le personnage de Melisso tombe plutôt bien dans la voix sévère et patriarcale de l'excellente basse française **Nicolas Brooymans** : son moraliste « *Pensa a chi geme* » ballote l'auditoire entre remords, stupeur et nostalgie. Enfin, l'incontournable ténor américain **Zachary Wilder** (Oronte) s'avère capable de vocaliser sans alléger à outrance son timbre à la fois ferme et frémissant. Regrettons cependant que le personnage d'Oberto – à l'image des ballets et des parties confiés au choeur – soit passé ici à la trappe…

L'**Ensemble *Artaserse***, fondé par **Philippe Jaroussky** lui-même il y a une vingtaine d'années maintenant, a une fois encore prouvé qu'il était une référence absolue dans l'interprétation de la musique baroque. La complicité entre le chef et ses musiciens était évidente, créant une base rythmique et expressive à la fois vivante et délicate. La vigueur réactive du *continuo* (violon solo de **Raul Orellana**, violoncelle solo de **Ruth Verona**, théorbe de **Miguel Rincon Rodriguez**) et autres *soli* des violons ou violoncelles ont été particulièrement salués pour leur performance et leur charisme, rivalisant avec celui des chanteurs.

Cette cohésion a insufflé à la partition de Haendel une vitalité qui a captivé le public de Montpellier. Et à l'issue de la représentation, l'auditoire de l'**Opéra Berlioz** a réservé

une ovation chaleureuse et méritée aux artistes et à l'ensemble musical. Ce succès n'est que le premier acte d'une aventure européenne, et le public parisien puis barcelonais a un rendez-vous magique avec cette envoûtante production !

_____

CRITIQUE, opéra (en version de concert). MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 3 nov 2025. HAENDEL : Alcina. K. Lewek, C. Vistoli, L. Oliva, Z. Wilder… Ensemble Artaserse, Philippe Jaroussky (direction musicale). Crédit photo (c) OONMO

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, opéra-comédie (les 8, 10 et 12 avril 2025). MOZART : Mitridate. L. Sekgapane, M. Lys, K. Murrah, H. Wu… Emmanuelle Bastet / Philippe Jaroussky

L’Opéra Comédie de Montpellier (en coproduction avec l’Opéra de lausanne) offre actuellement une production magistrale de *Mitridate, re di Ponto* de Wolfgang Amadeus Mozart, sous la direction musicale inspirée de Philippe Jaroussky et dans une mise en scène raffinée signée Emmanuelle Bastet. Ce chef-d’œuvre de jeunesse du compositeur autrichien, créé à seulement 14 ans, prend vie sous un jour résolument moderne, tout en respectant la grandeur classique de l’*opera seria.*

Philippe Jaroussky, plus souvent acclamé comme contre-ténor, révèle ici son talent tout aussi impressionnant de chef d’orchestre. À la tête de l’**Orchestre National Montpellier Occitanie**, il insuffle une énergie dynamique et une sensibilité remarquable à la partition, mettant en valeur la richesse orchestrale et les nuances dramatiques de l’œuvre. Les tempi sont parfaitement maîtrisés, tantôt fougueux dans les airs de bravoure, tantôt d’une délicatesse envoûtante dans les moments plus intimes.

Le spectacle imaginé par **Emmanuelle Bastet** baigne dans une atmosphère bleutée, évoquant à la fois la Méditerranée antique et un espace mental abstrait. Le scénographe **Tim Northam** a choisi la *phtalocyanine*, un pigment profond et mystérieux, qui oscille entre l’outremer et un noir bleuté en fonction des éclairages. Ce bleu, à la fois intemporel et suggestif, sert de toile de fond à un décor mobile composé d’escaliers qui glissent lentement sur scène, créant des espaces tantôt intimes, tantôt oppressants. Ces escaliers deviennent des lieux de confidence, de solitude ou de méditation douloureuse, tandis que des rideaux de fils bleus ajoutent une dimension labyrinthique, reflétant le trouble intérieur des personnages. Les costumes, inspirés par un Orient théâtral *alla Veronese*, mêlent étoffes soyeuses et détails baroques. Mitridate arbore

un manteau à col de loutre, tandis que les princes adoptent un négligé chic de jeunes cavaliers romantiques. La mise en scène évite toute référence historique précise, préférant plonger le spectateur dans un univers onirique où seuls comptent les sentiments et les conflits humains.



Le ténor sud-africain **Levy Sekgapane** incarne avec une autorité souveraine le roi du Pont, déchiré entre colère et tendresse. Sa voix puissante et agile domine la scène, notamment dans l'air furieux *« Vado incontro al fato estremo »*, où il déploie une technique impeccable et une expressivité déchirante. La soprano suisse **Marie Lys**, lumineuse et virtuose, livre une performance émouvante dans le rôle d'Aspasie. Son timbre cristallin et sa maîtrise des vocalises enflamment la salle, particulièrement dans *« Pallid'ombre »*, où elle exprime avec une grâce poignante le désespoir de son personnage. De son côté, le contre-ténor américain **Key'Mon Murrah**

(Sifare)renouvelle l'enthousiasme suscité en nous lorsque nous l'avions découvert, en février dernier au Théâtre du Capitole dans Giulio Cesare (rôle de Sesto), et il impressionne à nouveau par la pureté de son timbre et sa musicalité exquise. Son duo avec Marie Lys, *« Se viver non degg'io »*, est un moment d'une beauté à couper le souffle. La mezzo-soprano chinoise **Hongni Wu** apporte une présence scénique captivante et une voix riche en couleurs à son personnage de Farnace, parfaite pour incarner le fils rebelle. Son interprétation de *« Venga pur, minacci e frema »* est d'une intensité dramatique rare. La jeune soprano franco-catalane **Lauranne Oliva** incarne ce soir Ismene, après avoir tenu le rôle d'Aspasie à Lausanne, et éblouit tant par la beauté du timbreque le brillance de la technique vocale. Le contre-ténor italien **Nicolò Balducci** (Arbate) complète avec brio cette distribution, tandis que le jeune ténor suisse **Rémy Burnens** (Marzio) confirme son immense potentiel avec une prestation assurée.

Les ovations enthousiastes du public montpelliérain témoignent du succès de cette production. Entre prouesses vocales, direction musicale inspirée et mise en scène intelligente, ce *Mitridate* est bien plus qu'un opéra : c'est une expérience lyrique totale, qui confirme une fois encore le génie intemporel de Mozart !…

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, opéra-comédie (les 8, 10 et 12 avril 2025). MOZART : Mitridate. L. Sekgapane, M. Lys, K. Murrah, H. Wu… Emmanuelle Bastet / Philippe Jaroussky. Crédit photographique © Marc Ginot



CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 2 février 2024. CANTATES ITALIENNES / Ensemble ARTASERSE / Philippe JAROUSSKY.

Philippe Jaroussky poursuit sa déjà 3ème année de résidence à l'Opéra Orchestre National de Montpellier ; le contre-ténor, grand ambassadeur des *affetti* baroques, propose avec la complicité de son Ensemble Artaserse (créé en 2002), un florilège d'airs baroques, à partir de *Cantates italiennes*, majoritairement du XVIIIème (*Settecento*), sous l'intitulé (hautement dramatique) : « *Gelosia* / Jalousie ».

Vertiges et passions du Settecento italien

Le vertige des passions humaines est l'apanage d'une période riche en réalisations expressives, qu'elle soient pour l'opéra ou l'église ; chaque partition exprime les affres de l'emprise amoureuse, l'arête brûlante des sentiments les plus affûtés.

Le choix est large et démontre l'appétit des interprètes comme la richesse et la diversité des écritures : fines volutes éruptives d *»Ombre tacite e sole »* d'**Alessandro Scarlatti** ; tourments impérieux de « *Cessate, omai cessate ! »* d'**Antonio Vivaldi**. Sans omettre la coupe plus « raisonnée » et déjà comme « *classicisée »* par le verbe maîtrisé du librettiste **Pietro Metastasio** dans la Cantate « *La Gelosia »* (qui donne le titre du programme), ici mis en musique respectivement par le napolitain **Nicolo Porpora** et le vénitien **Baldassare**

Galuppi. Tous les compositeurs sont aussi de grands auteurs sur la scène lyrique, et ces Cantates empruntent naturellement leur style et leur grammaire à… l'opéra. Sous les feux d'une impuissance, le venin de la jalousie le dispute à la rage vengeresse que quelques brefs instant d'accalmie, parviennent à peine à tempérer.



Si le suraigu et la puissance naturelle d'il y a 20 ans ne sont plus toujours au rendez-vous, le chant de **Philippe Jaroussky** séduit toujours par sa science de la caractérisation juste (son expressivité s'avère plus syncopée chez Alessandro Scarlatti) ; il exprime l'intensité des écritures et les enjeux psychologiques de chaque situation, car toutes ces Cantates sont de petits opéras pour voix seule. L'attention aux mots, aux accents et au sens du sous-texte (dans les arias comme surtout les récitatifs, qui sont tous accompagnés)

démontre le métier du chanteur qui – depuis ses débuts – a convaincu dans l'art d'incarner nombre de personnages et de héros sur les planches ; à chaque fois soucieux des contrastes et des vertiges des passions ainsi révélées.

La douceur émotionnelle surgit chez Vivaldi… et son aisance s'affirme dans Galuppi. Autant de nuances dans l'art du chanteur se retrouve chez les instrumentistes de l'**Ensemble Artaserse** qui s'ingénient en souplesse à énergiser les nombreuses danses qui assurent le cadre et l'élan rythmique de chaque *aria* (*menuet* chez Porpora). Les musiciens peuvent même briller dans la *Sinfonia* de **Francesco Durante** (parmi les intermèdes purement instrumentaux) ou le *Concerto pour cordes* de Vivaldi, affirmant sous l'impulsion du premier violon, **Raúl Orellana**, une ardeur irrésistible.

Généreux, le soliste offre en *bis*, une redoutable *aria*, alliant virtuosité et sentiment, « *Alto Giove* » extrait de *Polifemo* de Porpora, dans laquelle le velours vocal se déploie encore plus naturellement, en particulier en début de séquence.Et pédagogue, **Philippe Jaroussky** proposera – comme un prolongement de l'intensité de ce concert – la performance déjà attendue des élèves de son Académie, le mercredi 28 février à l'Opéra-Comédie de Montpellier (« Midi musical » / Lauréats de l'Académie Philippe Jaroussky, à 12h30).

Le rendez-vous est pris !

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 2 février 2024. CANTATES ITALIENNES / Ensemble ARTASERSE / Philippe Jaroussky. Photo (c) OONM.

VIDEO : Philippe Jaroussky interprète la Cantate « *Cessate, Omai cesssate !* » d'Antonio Vivaldi avec son Ensemble Artaserse

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra-Comédie, le 7 juin 2023. SARTORIO : L'Orfeo. Ensemble Artaserse / Philippe Jaroussky (direction).

Après la production mémorable du *Giulio Cesare* de Haendel l'an dernier, Philippe Jaroussky poursuit sa résidence montpelliérenne avec la première française d'un chef-d'œuvre du répertoire vénitien. Un casting superlatif pour une mise en scène de Benjamin Lazar qui offre une lecture réjouissante de cet *Orfeo* loin des adaptations habituelles du mythe.

Sur le plateau, la scénographie relativement sobre imaginée par **Adeline Caron**, secondée par les lumières subtiles de **Philippe Gladieux**, représente un théâtre anatomique, métaphore de l'anatomie des âmes et des sentiments qui parcourt le livret d'Aureli et la somptueuse musique de Sartorio. Ce dernier prend des libertés avec le mythe originel, accorde une place importante au frère d'Orphée, Aristée, épris d'Eurydice. On y trouve également un autre frère d'Orphée, Esculape, médecin des âmes et contempteur du mariage, le centaure Chiron et ses deux étudiants turbulents,

Hercule et Achille bientôt gagnés eux aussi par la « démangeaison » du désir amoureux.

Intrigue foisonnante pour cet opéra créé à Venise en 1672, aussi loin de la version de Monteverdi que du hiératisme classique de Gluck. Venise oblige, l'histoire intègre une vieille nourrice libidineuse, un jeune berger, frère d'armes du Valletto de *Poppea*, pour y décrire une cartographie des sentiments qui fait descendre de son piédestal le demi-dieu taxé de « mari jaloux » à cause de son frère Aristée passionnément amoureux, et qui fait triompher non les deux amants mythiques, mais Aristée et Autonoé, constante dans ses sentiments au point de suivre son amant volage déguisé en bohémienne.

La lecture claire, précise et toujours attentive au théâtre de **Benjamin Lazar** fait mouche qui, s'il escamote les nombreux changements de décor prévus par le livret, se concentre sur l'interaction des personnages, admirablement dirigés, dans une optique d'efficacité dramatique.

Anatomie d'un chef-d'œuvre



La distribution réunie pour cette résurrection scénique tient toutes ses promesses, à la fois par sa cohésion d'ensemble et par ses individualités fortement marquées. Dans le rôle-titre **Arianna Venditelli** est bouleversante de justesse et de grâce ; son timbre soyeux, riche en couleurs, est servi par une diction impeccable et une présence alliciante. Si **Alicia Amo** campe une Euridyce plus en retrait, son timbre délicat ensorcelle et compense une légère verdeur, mais bouleverse dans son célèbre lamento du dernier acte (« *Orfeo, tu dormi ?* »). Aristée est incarné par le contre-ténor **Kangmin Justin Kim** qui surprend agréablement (cela n'a pas toujours été le cas) par la beauté et la rondeur de son timbre, l'impressionnante projection sans préjudice aucun pour l'intelligibilité du texte. Dans le rôle de l'infortunée mais tenace Autonoé, **Maya Kherani** convainc pleinement dans son

double jeu théâtralement jubilatoire, même si l'on eût souhaité davantage de variété dans sa palette vocale. L'inénarrable nourrice Erinda trouve en **Zachary Wilder** un digne héritier des rôles travestis dévolus à cette typologie de personnage, servi par un accoutrement somptueusement bariolé, symbole de sa gloire passée. Une mention spéciale pour le centaure de **Yannick François**, doté de sabots équins, d'une crinière stylisée et d'une queue idoine ; ses mimiques et ses hennissements qui accompagnent chacune de ses apparitions constituent un des moments inoubliables du spectacle et confirment ses grands talents d'acteur (et de danseur, il est un ancien de la troupe de Béjart) qui éclatent également dans le rôle de Bacchus et son irrésistible air à boire (« *Su bevete, / Su godete* ») à la fin du deuxième acte. Ses deux élèves Hercule et Achille sont magistralement campés par **David Webb**, ténor racé à la présence imposante et par le très prometteur **Paul Figuier**, contre-ténor superbe, à la voix richement sonore, à l'élocution sans faille qui nous avait déjà impressionné dans le très modeste rôle de Nireno dans le *Giulio Cesare* haendélien ; il nous émeut dans son air pathétique (II, 13), d'un velours de chrysalide à faire pleurer les pierres. Les deux compères, vêtus et poudrés de blanc, manifestent en outre une réjouissante complicité, une vitalité physique qui méritent tous les éloges. **Renato Dolcini** prête sa solide voix de baryton hiératique à Esculape et à Pluton, tandis que la sémillante **Gaia Petrone**, dans le rôle de l'espiègle berger Orillo, fait preuve d'une grande musicalité et d'une redoutable présence scénique.

Dans la fosse, la quinzaine de musiciens de l'**Ensemble Artaserse** est dirigée avec fougue, précision, ductilité par **Philippe Jaroussky** (qui prête un instant sa voix de contre-ténor en chantant l'écho de la voix d'Autonoé), dont on perçoit tout au long des plus de trois heures de musique l'immense amour qu'il porte à ce répertoire. Grâce lui soit rendue d'avoir permis la résurrection scénique de ce joyau dans une version quasi intégrale (manque la scène finale avec

Thétis, mère d’Achille). La production partira en tournée, à Paris à l’Athénée notamment en décembre prochain, avec une distribution de jeunes chanteurs. Il reste à espérer un enregistrement qui remplacerait les deux seuls existants de Clemencic et Stubbs, tronqués et vocalement décevants.



CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, le 7 juin 2023. SARTORIO, *Orfeo*. Arianna Venditteli (Orfeo), **Alicia Amo** (Euridice), **Kangmin Justin Kim** (Aristeo), Zachary Wilder (Erinda), Maya Kherani (Autonoe), David Webb (Ercole), Yannis François (Chiron,

Bacco), Paul Figuier (Achille), Renato Dolcini (Esculapio, Pluto), Gaia Petrone (Orillo), Benjamin Lazar (Mise en scène), Adeline Caron (Décors), Alain Blanchot (Costumes), Philippe Gladieux (Lumières), Mathilde Benmoussa (Créatrice maquillages et coiffures), Elisabeth Calleo (Collaboratrice artistique à la mise en scène), Ensemble **Artaserse, Philippe Jaroussky** (direction). Photos © Marc Ginot / Opéra de Montpellier

---

TOURCOING : Philippe Jaroussky chante Les Nuits d'été



TOURCOING. P. Jaroussky chante Les Nuits d'été, 14, 16 octobre 2016. Pour fêter **les 50 ans de la création de son orchestre sur instruments d'époque**, en cela pionnier visionnaire avant l'heure, **Jean-Claude Malgoire** dirige un programme 100% Berlioz à Tourcoing : rêverie, obsession, folie de la Symphonie Fantastique, véritable festival de couleurs et de timbres judicieusement combinés, spécifiquement français, et aussi manifeste du romantisme français (1830) ; furie italienne dans l'Ouverture de Benvenuto Cellini et cycle prosodique intimiste et miniaturiste avec Les Nuits d'été, sommet de la mélodie française avec orchestre, déclamées par le contre-ténor **Philippe Jaroussky**, lequel depuis quelques années abandonne l'agilité des vocalises baroques pour approfondir un nouveau travail sur le texte français romantique… C'est donc une nouvelle version des Nuits d'été de Berlioz, non pas pour soprano mais ici, ténor et orchestre, option permise par Berlioz lui-même qui n'a jamais fermé la

distribution de son cycle génial…

Concert Berlioz, 50ème anniversaire
de la Grande Ecurie et la Chambre du Roy

Mercredi 12 octobre 2016 à 20h
Vendredi 14 octobre 2016 à 20h
TOURCOING, Théâtre Municipal R. Devos

Programme :
Symphonie fantastique Op. 14
Ouverture de Benvenuto Cellini Op. 23
Les Nuits d'été / Hector Berlioz (1803-1869)
Philippe Jaroussky, contre-ténor
Direction musicale : Jean Claude Malgoire / La Grande écurie et la Chambre du Roy

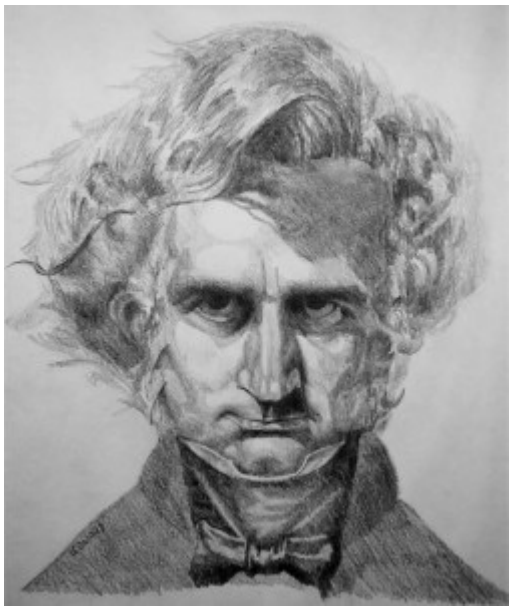
RESERVATIONS, INFORMATIONS

Symphonie fantastique Op. 14
(créée le 5 décembre 1830). En janvier 1830, avant de composer la Symphonie fantastique, Berlioz décrit à sa soeur la joie qu'il éprouve à la pensée « des champs vierges de la musique » qui s'ouvrent à lui. Des champs que les préjugés académiques ont laissé « incultes jusqu'à présent » et qu'il considère, depuis son « émancipation » due à Beethoven, comme son domaine. C'est le caractère révolutionnaire de l'oeuvre et son exploration hardie d'un nouveau territoire sonore et expressif qui frappèrent ses premiers auditeurs… Aujourd'hui encore, cette création romantique impressionne par sa

modernité.

Ouverture de Benvenuto Cellini Op. 23 (créé le 10 septembre 1838). L'ouverture de cet opéra est une symphonie qui nous place d'emblée devant la redoutable destinée qui attend le héros de l'histoire : le célèbre orfèvre et sculpteur Benvenuto Cellini (1500-1571) dont Berlioz avait son héros. Au-delà de son amour (fou) pour Teresa – premier thème de cette intrigue – Benvenuto est d'abord un personnage sulfureux. Il se débattait avec les grands de ce monde, desquels il recevait de fastueuses commandes et une immunité passablement scandaleuse vu les vols, duels, meurtres qu'il commit… Une confrontation perceptible dès les premières mesures dont le rythme nerveux et l'emportement traduisent un irrésistible assaut, les dérèglements d'un psychisme tendu, nerveux, agité…

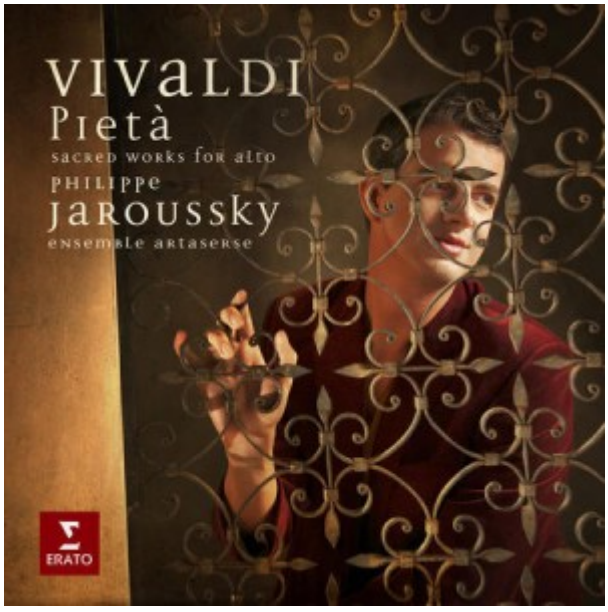
Les Nuits d'été



Voici l'un des joyaux de l'oeuvre de Berlioz. Dans ses Mémoires ou sa correspondance, le bouillant romantique ne fait aucune allusion à la genèse de ces six mélodies écrites sur des poèmes de son ami Théophile Gautier (La Comédie de la mort). L'orchestre structure ici la musique du compositeur français bien plus qu'il ne l'habille. Il donne un lustre particulier à chaque tableau, exaltant le relief des plans sonores, magnifiant le dessin splendide, intime et pudique, nostalgique voire lugubre (« Ma belle amie est morte »…) qui porte chaque mélodie. Les thèmes qui y sont développés sont ceux d'une sensibilité que la mort a frappé, enivre, exalte au delà du désespoir. Et c'est avec L'Île inconnue, le dernier des épisodes, une terre inaccessible mais présente dans la pensée du héros, qui s'affirme, telle la quête vital d'un idéal

inaccessible…

CD, annonce. « Vivaldi Pièta », le prochain disque de Philippe Jaroussky (Erato, le 27 octobre 2014)



CD, annonce. « Vivaldi Pièta », le prochain disque de Philippe Jaroussky (Erato, le 27 octobre 2014). Derrière une grille au dessin baroque, – celle d'une église vénitienne ?-, le chanteur français paraît telles les chanteuses élèves des Ospedale vénitiens, fondations caritatives et écoles de musique de la Cité réservées aux jeunes filles orphelines… On sait le délire fantasmatique de Rousseau, qui assistant à une concert à Venise, imagina au diapason d'une voix angélique, que la cantatrice cachée derrière une grille semblable, était une beauté irrésistible… Un an après son récital dédié au castrat Farinelli et aux airs de Porpora, suivi de la version du *Stabat Mater* de Pergolèse (gravée avec Julia Lezhneva), le contre ténor **Philippe Jaroussky** prolonge ses explorations baroques, et s'intéresse à la musique sacrée de Vivaldi avec

un nouvel album « Vivaldi Pièta », qui paraîtra le 27 octobre. Au programme, le *Stabat Mater*, le *Longe Mala* ou encore le *Salve Regina* RV 618, avec son Ensemble Artaserse.

AGENDA novembre et décembre 2014. Le programme Vivaldi Pièta tourne aussi en concert les 22 novembre 2014 à Thonon-les-Bains, le 24 à Lyon (Chapelle de la Trinité), et le 19 décembre à Paris (Théâtre des Champs-Elysées). Prochaine critique développée du cd Vivaldi Pièta, dans le mag cd de classiquenews.com

---

CD. Philippe Jaroussky : Carestini (Haïm, 2006)

CD. Philippe Jaroussky : Carestini (Haïm, 2006) … Philippe Jaroussky impose sa maestrià. Construit comme l'album Vivaldi de Cecilia Bartoli, au succès que l'on sait, (et l'on voudra pour le présent album, le même engouement populaire), cet hommage Carestani demeure d'une exceptionnelle tenue.



Comment réagir à cet époustouflant récital vocal où l'agilité acrobatique le dispute à la rondeur éloquente de la ligne, quitte parfois à oublier pourtant l'essentiel du chant: l'expression et le dramatisme, lesquels distinguaient pourtant Carestini… d'un Farinelli? Les uns, admirateurs, retrouveront tout ce qui « fait aujourd'hui, le « son » Jaroussky: souffle souverain, musicalité sans faille, souplesse et ductilité des vocalises, cet angélisme d'une exceptionnelle

lumière… Les autres, comme nous (trop exigents?), derrière la séduction de la voix, de son esthétisme tendre qui s'écoute souvent (pour ne pas dire tout le temps), regretteront l'absence (totale) de prise de risque, d'implication du verbe, d'engagement dans toute situation dramatique. La voix glisse sur toute aspérité, toute expression directe et franche d'un sentiment, toute syllabe… derrière son masque vocal (ainsi que le chanteur paraît sur le visuel de couverture de ce récital hommage à Carestini, castrat vedette du théâtre haendélien), on aimerait tant sentir le vertige, la profondeur, l'épaisseur, le sang et le nerf, la hargne, l'emportement vertigineux… autant de passions inscrites dans la palette du théâtre ici abordé. Le contre-ténor, presque trentenaire (il est né en 1978) glisse sur les textes, plus soucieux de performance et de beaux sons et d'esthétisme que de vérité…Pourtant, prémices à une évolution que l'on attend avec force, son *Scherza infida* (Ariodante) atteint parfois, mais trop rarement, la profondeur requise, la tempête émotionnelle inscrite dans la partition de Haendel. Les vocalises qu'opère Philippe Jaroussky, restent cependant une pure recréation, entre virtuosité et langueur hallucinées. Et lorsqu'à la subtile accentuation du verbe répond la fulgurance de la vocalità, Jaroussky donne son meilleur. D'autant que face à lui, Emmanuelle Haïm, visiblement sous le charme, semble galvanisée par le feu d'artifice vocal du soliste.En conclusion, tout repose sur une question d'esthétique. Chacun jugera selon sa propre conception du « beau chant ». A-t-on raison de demander en plus de l'exquise vistuosité, la justesse expressive requise? Construit comme l'album Vivaldi de Cecilia Bartoli, au succès que l'on sait, (et l'on voudra pour le présent album, le même engouement populaire), cet hommage Carestini demeure d'une exceptionnelle tenue. Parmi les perles de ce récital à couper le souffle, où figurent entre autres joyaux le Timante du *Demofonte* de Gluck, l'*Orfeo* de Graun, le Sesto de la *Clemenza di Tito* de Hasse, les trois personnages de Haendel (*Arianna, Ariodante, Alcina,* que d'ailleurs Carestini créa sous la tutelle du compositeur) demeurent les plus convaincants.**Philippe Jaroussky: Carestani, the story of a castrato**

Nicola Porpora: Siface. Giovanni Maria Capelli: I fratelli riconosciuti. George Friedrich Haendel: Arianna in Creta,

Ariodante, Alcina. Leonardo Leo: Farnace. Johann Adolf Hasse: La Clemenza di Tito. Christoph Willibald Gluck: Demofonte. Carl Heinrich Graun: Orfeo.
Philippe Jaroussky, contre-ténor. **Le Concert d'Astrée. Emmanuelle Haïm**, direction

---

CD. Philippe Jaroussky. Airs de Porpora pour Farinelli (1 cd Erato)

CD. **Philippe Jaroussky. Airs de Porpora pour Farinelli** (1 cd **Erato**) … Après un précédent album Virgin classics dédié au mezzo ample de Giovanni Carestini (1705-1760), rival de Farinelli et castrat vedette de Haendel à Londres, le phénomène **Philippe Jaroussky** s'intéresse pour le label Erato ressuscité, au mythe castrat, **Farinelli** dont on sait combien sa flexibilité de sopraniste avait ébloui à son époque. A la source du miracle Farinelli, Nicolo Porpora, compositeur qui fut son maître et son mentor à Naples pendant sa formation de chanteur. Car il s'agit aussi de restaurer la stature et l'oeuvre de celui qui façonna Farinelli à Naples : Porpora.



Jaroussky privilégie surtout les airs que Porpora a composé pour son élève favori, le plus doué de sa génération, ceux spécifiquement doux, centraux, plutôt lyrique voire élégiaque c'est à dire d'une virtuosité médiane, plutôt confortable pour sa tessiture : en témoigne le très développé air d'Aci, issu de

Polifemo (Londres 1735) : Alto
Giove … qui suit la prière en duo des deux amants, deux coeurs à jamais inséparables (Placidetti zefiretti chanté avec la complicité de Cecilia Bartoli). l'Alto Giove d'Aci (Acis) pose clairement le cadre d'une écriture napolitaine purement virtuose et extatique qui met surtout en avant la puissance nuancée de la voix sur un mode langoureux et très intérieur (Acis remercie la protection de Jupiter qui le comble en lui restituant son aimée, Galatée).

Langueur et pâmoison de Porpora

La langueur et la déploration semblent d'ailleurs couronner l'inspiration de Porpora pour son élève dans cet autre lamento extrait d'Orfeo créé aussi à Londres en 1736, et composé au moment où l'élève quitte son professeur et père, pour Madrid. Orfeo est le dernier opéra qui associe les deux tempéraments. Déchirement à peine pudique, et d'une écriture moins démonstrative qu'intérieure : c'est l'époque (1732) où le castrat adulé dans toute l'Europe reçoit les conseils de l'Empereur Charles VI à Vienne (chantez plus beau moins spectaculaire). Inflexion nouvelle qui colore son chant comme sa technique d'une profondeur et d'une gravité renouvelées.
De fait, l'activité de Farinelli sur la scène d'un théâtre s'achève en 1737, marquant aussi la rupture de collaboration entre Porpora et son élève. En outre, la notice accompagnant le texte des airs, précise sans l'élucider, un incident dans les relations du père au fils, du maître à l'élève : Porpora qui se serait rendu » coupable » d'une mauvaise action à l'égard de son élève, paraît en 1759 sous la plume de Métastase qui écrit à Farinelli, implorant de ce dernier une mansuétude bienheureuse pour le pauvre compositeur s'enfonçant dans la solitude, l'oubli et la misère.

De tous ces airs ciselés, émane un esthétisme de contemplation vocale, suspension et vertiges, pâmoison, surtout comme on l'a dit langueur. Un goût qui allait détrôner Handel à Londres au début des années 1730.
Si la voix de Jaroussky est encore capable de legato, on regrette tout au long du récital un manque de vrais nuances, une palette finalement restreinte dans la caractérisation poétique des arias : toutes sont abordées de la même façon rendant interchangeable chaque texte et chaque situation. Les défauts de la voix évoluant, on note aussi les mêmes nouvelles limites du chant que dans son dernier album dédié à Jean-Chrétien Bach, en particulier dans le passage dans les aigus, ces derniers étant souvent tirés, à peine couverts ; même l'agilité du premier air, de pure virtuosité (air d'Alceste d'Arianna e Teseo, Florence 1728) demeure souvent tendue, crispée, plus convulsée qu'agile et coulante.
Autre air parmi les inédits du présent récital, celui d'Achille (plage 9 : Nel già bramoso petto) extrait d'Ifigenia in Aulide (Londres, 1735) : Ifigenia affronte alors à Londres la concurrence d'Alcina de Haendel associé à son castrat vedette, Carestini : au mérite de Porpora revient ici la fine caractérisation d'une âme saisie dans les rets d'un amour incertain qui s'exprime ici naturellement offrant d'Achille, le portrait d'un coeur inquiet dont Jaroussky transpose idéalement les déchirures premières, comme les atermoiements d'une âme atteinte qui va s'évanouir. Cet ample air de 8mn30 est aussi une sorte de lamento tragique qui s'étire au fil des phrases du texte de déploration émotionnelle.

C'est donc plus dans les lamentos languissants, amoureux ou déploratifs, à la tessiture médiane donc plus confortable plutôt que dans les airs de caractère et d'agilité que le contre ténor français réussit à convaincre : de ce point de vue l'air de Mirteo de Semiramide riconosciuta (Venise 1729) est aussi le mieux investi, bénéficiant d'une assise vocale plus assumée et visiblement plus à l'aise (sauf les quelques suraigus systématiquement tirés).

A ses côtés, Andrea Marcon assure un continuo honnête, qui pourtant mériterait nuances plus subtiles dans l'intériorité des airs alanguis, essentiellement introspectifs que nous venons de distinguer.

Philippe Jaroussky : Porpora, arias pour Farinelli (1 cd Erato). Venice Baroque Orchestra. Andrea Marcon, direction

Lire aussi notre dossier Les Castrats et Haendel